

MATHILDE MONNIER

« DEPUIS PANTIN, PARIS PARAÎT AUJOURD'HUI MOINS LOIN »

Après six années à la tête du Centre national de la danse (CND), qu'elle a contribué à transformer, Mathilde Monnier reprend sa liberté. « *La création me manque beaucoup* », confie-t-elle. La chorégraphe fait aujourd'hui le bilan de la politique dynamique qu'elle a menée au sein de l'institution située au bord du canal de l'Ourcq, à Pantin.

Propos recueillis par Sonia Desprez

Quelle était la situation du CND lorsque vous en avez pris les rênes ?

MATHILDE MONNIER : Le CND était surtout réservé aux professionnels, moins connu du grand public, et la programmation ne dessinait pas de ligne artistique claire. Il n'était pas encore très identifié à l'international. C'est une maison jeune [créée en 1998 par le ministère de la Culture, ndlr].

Quel était votre projet en arrivant ?

M.M. : Le projet que j'ai rédigé et soumis à la ministre de la Culture Aurélie Filippetti comportait trois axes clairs : développement de la visibilité internationale par le biais de partenariats ; approfondissement de la recherche ; ouverture vers des publics plus larges, plus mixtes à la fois pantinois, issus du 93 et de Paris. Quand je suis arrivée, j'ai gardé le lien existant avec le théâtre de Chaillot et ouvert le CND à de nombreuses autres structures alentour, en Seine-Saint-Denis et à Paris, afin de trouver un ancrage. Je voulais aussi que l'on parle de Pantin dans le monde, rétablir des partenariats avec la Public Library, à New York, avec de grandes universités aux États-Unis, au Brésil, en Europe, avec les grands festivals de danse... Bref, que le CND soit un lieu de référence.

Quels liens avez-vous tissé localement ?

M.M. : À Pantin, avec le théâtre du Fil de l'eau, avec la Commune à Aubervilliers, le CNAP [Centre national des arts plastiques, ndlr] à Paris... Nous travaillons aussi avec une quarantaine d'écoles dans le territoire. Par exemple, fin 2018, nous avons inventé « Coulisses partagés » pour montrer aux collégiens et lycéens tous les métiers que la danse génère. Plusieurs classes viennent



*Je suis une danseuse, j'ai besoin de
revenir à mon premier métier.*

au CND, rencontrent les différentes professions qui existent dans ce type de maison (édition, programmation, techniques administration...) et assistent à des ateliers de danse. Nous avons aussi pensé un projet avec 70 femmes amateurs de tous âges qui ont travaillé pendant six semaines autour du corps et de sa représentation, avec des cours de danse, mais aussi du soin, du maquillage. Nous avons encore monté des pièces du grand répertoire à l'extérieur, dans l'espace public, parfois même dans la rue, gratuitement pour des publics très divers. J'aime l'idée de grandes manifestations où la danse ne se regarde pas seulement, mais

se vit. Tous ces projets sont très fédérateurs pour l'équipe (96 personnes au CND et 8 à Lyon) et permettent de réinventer d'autres rapports au public.

Et au-delà de Pantin ?

M.M. : Nous travaillons beaucoup en co-réalisation et partenariats avec la MC 93 à Bobigny, le festival d'Automne, les Rencontres chorégraphiques internationales de la Seine-Saint-Denis, le Théâtre de la danse de Chaillot, les Laboratoires d'Aubervilliers, le théâtre de la Commune, la Villette, le 104, le centre Pompidou, le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, etc. Avec le CNAP, nous venons de réaliser une exposition qui est toujours visible au CND. En janvier 2019, nous avons lancé une nouvelle manifestation, « Occupation artistique », en invitant des structures culturelles de toute la France et d'Outremer. Les résidences d'artistes jouent aussi un grand rôle dans la production et le soutien des compagnies.

▼ Spectacle en extérieur devant le CND.





J'aimerais voir le Paris de la culture présent dans les quartiers et villes périphériques.

Comment travaillez-vous localement avec les acteurs du secteur privé ?

MM. : Rémi Babinet [fondateur et directeur de l'agence de publicité BETC, installée à Pantin, ndlr] est président du conseil d'administration du CND ; il aime la danse, il est créatif et il travaille dans le territoire. J'apprécie la façon dont il pense l'entreprise. La pub invente de nouvelles formes qui évoluent très vite et de façon intuitive. À BETC, la manière dont on pense le bâtiment, le travail, la mobilité est inventive, surprenante. Avec Thaddaeus Ropac [galériste autrichien, également installé à Pantin, ndlr], nous avons développé certaines collaborations comme l'exposition sur les archives de Lucinda Childs. Avec la maison Hermès, notre mécène, nous avons organisé un bal dans ses locaux à Pantin ; certains employés ont joué dans un spectacle. La BNP aussi est un mécène historique du CND.

Comment le CND est-il financé ?

MM. : Par l'État, à 92%, puisque c'est un établissement public. Mais nous recevons aussi des subventions du Département, sans compter les recettes liées à la billetterie, la location des espaces et le lien aux mécènes

et partenaires. Nous avons multiplié la part des mécénats par quatre depuis mon arrivée. Les taxes d'apprentissage ont aussi triplé et sont fléchées vers la formation.

Votre mandat s'achève. Pourquoi ne pas avoir été candidate à votre succession ?

MM. : Je me suis attachée au CND et aux équipes, mais j'ai fait ce que j'avais à y faire. Si je devais y rester, il aurait fallu penser un nouveau projet, imaginer par exemple un CND numérique, mettre en commun toutes les ressources, être à Pantin et aussi dans une université en Afrique... J'aurais adoré le faire, mais le terrain et la création me manquent beaucoup. Je suis une danseuse, j'ai besoin de revenir à mon premier métier.

Comment voyez-vous évoluer le Grand Paris ?

MM. : Il y a eu une bascule avec l'installation à Pantin de BETC. Le territoire a beaucoup et vite évolué, notamment autour du canal ; l'architecture des nouveaux immeubles, l'espace, la population, tout a changé en cinq ans. Paris paraît moins loin. Ça m'a impressionnée. J'ai vu arriver le showroom Hermès, BETC, la BNP, qui a rallongé ses

bâtiments, la place du marché de Pantin est apparue, ainsi que plein de magasins bios et branchés. Et puis, il y a tous ces nouveaux immeubles en construction le long du canal de l'Ourcq. Une autre ville... Et on sent qu'Aubervilliers prend le même chemin.

Comment se dessine selon vous le grand Paris de la culture ? Comment le rêvez-vous ?

MM. : J'aimerais voir le Paris de la culture présent dans les quartiers et villes périphériques, avec davantage de mobilité et de liens entre les établissements, avec des projets itinérants qui font découvrir tout le territoire. Il y a une concurrence très forte à Paris. C'est pourquoi le CND a essayé de faire des choses nouvelles et différentes qui se prêtent au territoire. Nous avons un public multiple, très jeune – nous avons organisé beaucoup de fêtes – et familial, qui demande de plus en plus à participer, à être là toute la journée. On vient pique-niquer, voir un spectacle ou une expo, entretenir le lien social. Voilà l'avenir des lieux culturels du Grand Paris, surtout quand la tendance est à la solitude culturelle, sur Netflix ou son smartphone.